

Les études sur le Covid-19 appellent à la prudence

SCIENCE Les médias relaient parfois trop vite les résultats d'études scientifiques, avertit Dominique Sprumont.

PAR SEVAN PEARSON

De nombreux chercheurs travaillent sur un vaccin contre le coronavirus, mais selon Dominique Sprumont, «il est trompeur de dire à la population qu'un vaccin sera prêt à la fin de l'été. Cette affirmation ne correspond ni aux connaissances actuelles, ni aux capacités de production». Keystone

Annonces de traitement contre le Covid-19 ou encore promesses de vaccin: de nombreux scientifiques n'hésitent pas à communiquer leurs résultats, qu'ils considèrent comme encourageants. Souvent reprises par les médias, ces informations peuvent, cependant, susciter de faux espoirs, voire parfois porter atteinte à la crédibilité de la recherche.

Dominique Sprumont, professeur à l'Institut de droit de la santé à l'Université de Neuchâtel et président de la Commission d'éthique de la recherche du canton de Vaud, appelle à la plus grande prudence. Entretien.

Comment la pandémie a-t-elle modifié la manière de mener certaines études scientifiques?

Elle a conduit à un mouvement rare dans la recherche. En très peu de temps, les échanges d'informations et la coordination des efforts se sont accrus par-delà les frontières, ce qui est très positif. Mais l'esprit de compétition – sain en soi pour la recherche – a aussi ses travers: il peut conduire à brûler les étapes, quitte à faire des annonces douteuses, notamment via les «preprints» (réd: prépublications).

C'est-à-dire?

Les «preprints» consistent à mettre à disposition des résultats de recherche avant que ceux-ci soient publiés par une revue. Au début de l'épidémie du sida, la publication d'importants résultats de recherche pour la vie des patients a été retardée par les journaux scientifiques, qui voulaient en garder l'exclusivité. Afin d'éviter une mise en danger de la santé des patients, ces revues ont alors décidé de partager ces résultats avant leur publication officielle. Cela a représenté un progrès pour les patients.

En quoi est-ce donc un problème aujourd'hui?

La motivation de partager rapidement le fruit de sa recherche ne repose pas toujours en priorité sur des besoins scientifiques ou de santé publique, mais sur des raisons personnelles, voire économiques. Faire parler de son étude par les médias permet de gagner en visibilité et, potentiellement, d'obtenir des fonds ou un avancement. Les scientifiques sont bien conscients qu'un preprint n'a pas encore été évalué par des experts et qu'il faut le considérer avec prudence. Or pour prendre cette distance critique, il faut avoir les connaissances nécessaires, ce qui n'est pas à la portée de tous.

Quel rôle doivent alors jouer les médias?

La vérification de l'information et le recours aux experts, pour mettre ces études en perspective, sont indispensables. L'important est de les interpréter dans leur contexte et de ne pas tirer de conclusions hâtives. Par exemple, il est trompeur de dire à la population qu'un vaccin sera prêt à la fin de l'été. Cette affirmation ne correspond ni aux connaissances actuelles, ni aux capacités de production. Même si, par chance, ce n'est pas impossible, c'est malheureusement irréaliste.

Quelles sont les conséquences de la publicité autour d'études non encore validées par des revues scientifiques?

Le risque est de remettre en cause la confiance accordée aux scientifiques. Alors que la population a tendance à prendre les études scientifiques pour argent comptant, elle ne sait plus à quel saint se vouer et a, parfois, l'impression qu'on lui ment.

Annoncer sans recul des résultats ne veut pas dire que l'étude concernée est mauvaise, mais leur interprétation reste un vrai casse-tête. La grande incertitude actuelle, comparable aux prévisions météorologiques lors de conditions instables, génère de la confusion. Par ignorance, paresse ou, plus préoccupant, motivations politiques nauséabondes, certains se tournent vers des solutions simples, voire simplistes. Une telle dérive fait le lit des complotistes, comme les antivaccins ou une frange de manifestants contre le confinement.

Que dire du cas des enfants? D'abord, ils ont été considérés comme vecteurs de la maladie, puis finalement pas vraiment...

Effectivement, il illustre l'accumulation rapide de données et les difficultés d'interprétation. Il faut regarder la nature des études invoquées et aussi les experts qui s'expriment. Les pédiatres suisses considèrent, sans doute, la santé des enfants (et celle de leurs grands-parents) dans sa globalité, alors que les infectiologues se concentrent sur le virus. Il n'y a pas nécessairement de contradiction entre les deux, et encore moins de mensonge, mais des différences de points de vue.

Mais alors, comment garantir la fiabilité des études scientifiques?

Patience et rigueur sont deux piliers du savoir. Le développement d'un nouveau médicament prend en moyenne huit ans. Cela se fait par étapes, en passant de la théorie à la clinique et en débutant par des tests en laboratoire. Ainsi, le patrimoine génétique du Sars-Cov-2 a été identifié en quelques jours. Les tests sont suivis d'essais sur les animaux. Les études avec les êtres humains débutent après, et elles ne sont pas sans risque, même avec des molécules connues. Pour mémoire, seul un médicament sur cinq testé chez l'humain accède au marché. Les autres sont écartés, pour des raisons de sécurité ou d'inefficacité. En général, les recherches passent aussi par une évaluation pour obtenir un financement, ainsi que par les commissions d'éthique de la recherche.

Les tests de produits dangereux, comme l'hydroxychloroquine, sont soumis à des contrôles accrus de sécurité. L'étude étant faite, les résultats subissent encore une sévère critique scientifique avant publication. Enfin, la chasse aux conflits d'intérêts est essentielle. L'enjeu est d'éviter que des études soient mises en avant pour favoriser certains groupes d'intérêts académiques, professionnels ou industriels, plutôt que l'intérêt général, notre santé et notre bien-être.

Les risques des annonces chocs

Les annonces d'un médicament efficace contre le Covid-19, souvent reprises par les médias et les réseaux sociaux, peuvent avoir des effets pervers pour la recherche scientifique. L'attente d'un médicament, voire d'un vaccin, en pousse plus d'un à se raccrocher à l'espoir d'une percée dans le domaine.

Avec le danger, cependant, que des volontaires potentiels renoncent à participer à des études prometteuses. Ou qu'à l'inverse, ils soient tous mobilisés pour des recherches similaires, au risque de délaisser d'autres pistes cliniques.

Travers dénoncés

Il y a quelques semaines, le quotidien français «Libération» faisait état du refus de plusieurs malades de prendre part à l'essai clinique européen Discovery, qui vise à tester plusieurs traitements médicamenteux. En cause? Les annonces chocs de Didier Raoult, infectiologue et directeur de l'Institut hospitalo-universitaire Méditerranée, vantant les mérites de l'hydroxychloroquine contre le Covid-19, après avoir réalisé une étude clinique fortement remise en cause. «Libération» citait Xavier Lescure, infectiologue en France, qui pestait: «Il y a un tel tapage médiatique irrationnel que certains patients refusent d'être enrôlés dans l'essai Discovery, parce qu'ils ne veulent pour traitement que de l'hydroxychloroquine.» Le chercheur accusait: «Malgré tout le respect que j'ai pour lui, Raoult gêne la réalisation d'une recherche méthodologique robuste. On ne peut colporter des certitudes et jouer avec l'espoir des gens. Il nous fait perdre du temps.»

Autre travers dénoncé, début mai, par la revue «Science»: la concentration des ressources sur une seule hypothèse clinique. Ainsi, en Amérique du Nord, 75 000 personnes ont été incluses dans une étude sur l'hydroxychloroquine. Conséquences: cela crée de la compétition dans le recrutement pour des recherches similaires et contribue à négliger d'autres hypothèses cliniques.